

Une savante artiste

Nathalie Blanc est urbaniste, artiste, écrivain, chercheur au CNRS Entretien avec Véronique Giorgiutti et Michel Maurice

—————

Nathalie Blanc est une jeune femme forte. Il lui arrive d'abattre... des cloisons. Dans son travail aussi... Sa puissance intellectuelle et sa conviction sensible nous éclairent. Lorsqu'elle parle, c'est toujours pour nous donner les moyens de mieux comprendre le monde qui nous entoure et son futur. Elle tisse les liens nécessaires entre l'art et la science comme rarement le tentent les chercheurs dans leurs laboratoires. Nathalie voyage (Russie, Amazonie, Californie, Grande-Bretagne...), photographie, dessine, écrit ; il n'y a pas de frontières pour cette collaboratrice de la revue ***Cosmopolitiques*** travaillant avec Isabelle Stengers, ni dans le pré carré de la raison ni dans celui de la littérature et de la géographie : il y a des liens humains qui font que l'un sans l'autre n'aurait aucun sens.

Véronique Giorgiutti : Votre travail est interdisciplinaire. Vous approfondissez avec la rigueur d’une scientifique des questions qui unissent écologie, espaces publics et art. Pourriez-vous nous décrire votre itinéraire ?

Nathalie Blanc : Je me suis toujours intéressée à la ville. À ses formes, à son architecture, mais aussi à son ambiance. Aux tout petits signes que l’on ne voit pas d’évidence : les déchets, les microgestes... Bref, à un infratexte ; le grand livre de la ville comme on dit le grand livre de la nature ! C’est à la délégation interministérielle à la Ville, où j’étais chargée de mission, que j’ai commencé à m’intéresser aux « quartiers difficiles ». J’ai une double formation, en géographie (spécialité « développement local ») et aux Beaux-Arts. Puis ce furent les agences d’architecture (Jean Nouvel, Jean-Michel Wilmotte). L’écologie m’a toujours semblé, et me paraît encore aujourd’hui – en dépit du fait qu’elle est souvent instrumentalisée, réduite à la gestion technique des problèmes environnementaux comme la pollution atmosphérique, par exemple –, être une question absolument essentielle pour le siècle à venir. J’ai commencé par étudier les rapports des citoyens à l’animal. Ce fut une question d’opportunité puisque, à l’époque, le ministère de l’Équipement lançait un programme de recherche, « l’environnement urbain au risque de l’écologie », et que des éco-ethologues s’intéressaient à la dynamique de population de la blatte (ou cafard) en ville. Cela correspondait bien à mon travail chez Christian Bolstanki, aux Beaux-Arts, sur ce qui était rejeté, le déchet urbain. Sur ces questions-là, l’opportunité de travailler

en interdisciplinarité avec des écologues est précieuse. Nous avons étudié, eux la dynamique de population de la blatte, moi les représentations et pratiques de cet animal, qui n’est même pas un animal, juste une saleté, une nuisance dans l’espace urbain ! Nous voulions savoir à quel point ces représentations étaient liées à des pratiques qui pouvaient conduire à l’éradication de l’animal. Peu de chercheurs des sciences de la vie s’intéressent ainsi à l’espace urbain. Ce premier chantier était très pertinent : on travaillait sur une antinature, d’une certaine manière. En effet, aussi naturel est le cafard, aussi peu naturel il paraît. Les citadins l’identifient comme un produit de l’artifice urbain. Cela m’a permis de comprendre que la ville est pensée comme un espace technique, l’espace du « propre », dans lequel certaines espèces, qui pourtant sont là parce qu’elles y trouvent abri, chaleur et nourriture (la blatte, par exemple, est une espèce tropicale qui profite du chauffage urbain ; la ville est une niche écologique), ne sont pas considérées comme naturelles. De la sorte, j’ai réussi à mettre en évidence, par la négative, une des modalités de la représentation de la ville et des animaux et éléments naturels qui s’y trouvaient. La ville est un espace hygiénique inventé au xix^e siècle où la nature n’a pas sa place, ou alors où la nature est réduite à sa portion décorative, le végétal faisant office de décor naturel. Par exemple, dans la ZUP sud de Rennes, ce grand ensemble typique d’une morphologie urbaine des années 1970, les espaces des abords d’immeubles ne sont pas considérés par les habitants comme de la nature. J’ai prolongé ces premiers travaux par l’étude interdisciplinaire

des rapports au chat avec d’autres écologues (qui sont après partis étudier le chat aux îles Kerguelen). Cela allait de l’espace domestique, du foyer où il ronronne, aux parcs et délaissés urbains, où on le trouve à l’abandon, mais alimenté par des « nourrisseurs ». Ce sont souvent des femmes de milieu plutôt populaire qui participent d’associations en France et à l’étranger. Cette série d’enquêtes a débouché sur un livre, *Les Animaux et la ville*¹, et surtout sur une lecture à l’envers de la question de la nature en ville ; là où la plupart des chercheurs enquêtent sur les parcs, j’ai choisi d’enquêter sur les rapports à des objets inédits susceptibles de mettre en évidence une cosmologie qui n’était pas en rapport avec celle décrite par des auteurs comme l’ethnologue Philippe Descola. Ainsi, avec l’animal, je pouvais aborder la manière dont les gens se relient au vivant et tissent des liens plus subtils que simplement une coupure nature / culture. En effet, beaucoup des pratiques populaires, y compris en ville, fabriquent et incorporent des liens avec le monde environnant, des rapports qui mettent en jeu une sensibilité à la vie, au vivant, mais aussi des rapports formels, esthétiques. Comment a-t-on pu imaginer des êtres humains coupés de leur environnement ? Je pense (me référant à John Dewey, philosophe américain) que l’expérience esthétique, cet engagement très spécifique dans le monde, à la fois corporel et sensible, médié par notre culture et par la singularité d’une expérience, modèle profondément les rapports au monde. C’est la culture officielle, scientifique en particulier, qui a fait cette rupture entre nature et culture. Par la suite, j’ai

dirigé un programme de recherche sur le paysage urbain avec plusieurs disciplines. Il y avait des physiciens pour la mesure de la pollution et des biogéographes pour l’étude de la répartition du végétal. Notre idée était d’articuler les rapports au végétal, à une nature positive donc, et les rapports à la pollution considérée comme une nature négative. L’importance du végétal est évidente en ville : il suffit d’évoquer les liens entre le jardin et le jardin d’Éden. Ou il suffit de voir le rôle que tenait le vivant il y a encore peu comme indicateur de pollution : une plante qui vivait près d’une usine, c’était le signe d’une usine qui ne polluait pas. Autre exemple, aujourd’hui, celui des citoyens qui construisent leur jardin avec l’idée de s’abriter de la pollution, alors que cela peut être le contraire : le végétal peut piéger le polluant, le retenir au sol. Ce que montrent nos analyses. La ville est donc un espace pris très fortement entre imaginaire et matérialité dure ; comme espace de l’imaginaire, c’est l’espace de l’utopie, par excellence ; mais c’est aussi un espace concret dont beaucoup de gens souffrent et que certains fuient. D’autres, peut-être plus jeunes, au contraire, le recherchent. Je pense qu’on ne peut parler de « ville durable » ou de « développement urbain durable » si l’on ne s’attache pas à ce que les gens entendent par là. L’élargissement de la démocratie représentative à la démocratie participative, mouvement largement amorcé dans le monde, bien que plein d’ambiguïtés, donne la mesure de ce qu’il va falloir comprendre si l’on veut instaurer un dialogue entre architectes, urbanistes, par exemple, pouvoirs publics, monde associatif et citoyens-citadins. Il va être difficile

de faire l’impasse, comme cela était le cas jusqu’ici, sur le monde au quotidien des gens habitant la ville. À mon sens, les anthropologues et sociologues vont avoir du travail dans les années à venir si l’on veut réussir ce changement. J’ai eu l’opportunité de travailler la question du paysage, notion contre laquelle j’étais remontée puisqu’elle était peu intégrée dans les pratiques quotidiennes, routinières de la ville, et même dans l’imaginaire citoyen. Cela me semblait être une notion de paysagistes, d’aménageurs. L’étude a montré que c’était vrai mais qu’on ne pouvait se contenter de ce diagnostic si l’on voulait avancer. La question du paysage peut être une question passerelle entre les habitants et les différentes catégories de pouvoirs publics ou d’aménageurs. Par exemple, prenez l’aménagement de l’avenue d’Italie, grande artère parisienne, telle qu’elle a été réalisée par Michel Corajoud. Il s’agit d’un paysage urbain que personne, ni dans l’enquête publique, ni dans les enquêtes que nous avons réalisées, ne qualifient de ce nom ; les habitants le rejettent même car le paysage, c’est associé à la nature en ville, et non simplement à une vue d’ensemble : il y a donc peu de paysages urbains ; ce sont plutôt des paysages fluviaux, ou des espaces liés à des lointains. De nouveau, ce travail met en jeu une question de méthode : il s’agit d’ouvrir un point de vue critique sur ce qui est en jeu, dans le sens où habituellement les discours en particulier des aménageurs, et même des chercheurs, sur la ville sont très normatifs, très calibrés, probablement parce qu’il y a de gros enjeux de pouvoir et d’argent. La prétention n’est pas d’ouvrir un grand espace critique, mais

des points de vue qui montrent que ça ne se passe pas forcément comme on l’attendait : sur la blatte, le chat avec les réseaux de nourrisseurs, en ce qui concerne le paysage, tous ces petits espaces alternatifs, toujours présents, mais qu’on ne voit pas, ou qu’on préfère ne pas voir, offrent petit à petit, à force, une vision globale de ce que peut être une écologie de la disjonction. Ce qui m’intéresse là-dedans est de voir comment les gens, les habitants créent du monde, des espaces à eux, qui sont aussi des espaces pour les autres. **Michel Maurice** : On retrouve là l’instrumentalisation de la notion de « patrimoine ». Le musée, c’est le patrimoine des déshérités, écrivait le philosophe Bernard Deloche². Derrière toutes ces notions trop facilement partagées – patrimoine, héritage –, il semble qu’on pourrait découvrir bien d’autres enjeux, économiques par exemple. **NB** : C’est au point que je me rendis compte, à étudier de près l’enquête publique sur l’avenue d’Italie, que les gens ne se sentaient pas autorisés à émettre un jugement de goût concernant l’aménagement de cette fameuse artère, ce paysage urbain. Pourtant s’il est une notion qui fait référence à l’esthétique, c’est bien celle de paysage. Pour beaucoup, ce qui relève du singulier, comme le goût, le jugement esthétique, n’a pas sa place dans l’espace public ; s’il est un jugement qui fait intervenir les autres, selon Kant ou Arendt, ou encore les philosophes pragmatistes américains, c’est l’expérience esthétique ou le jugement de goût. Cependant, on le voit bien : dans l’élaboration de la ville moderne l’analyse en termes de fonctionnement urbain l’a emporté sur

d’autres considérations. Pour ce qui concerne le patrimoine, la ville est une sorte d’affirmation de la puissance publique : l’esthétique des grandes artères, c’est aussi celle du pouvoir. De manière générale, ce qui prédomine, c’est que la ville n’est pas considérée comme un espace paysager (cela va des textes de loi des années 1930 à la loi paysagère de 1993 et aux circulaires qui suivent). En cela, nous héritons d’une tradition anti-urbaine qui fait référence à toutes les composantes négatives de la « modernité », sa laideur, sa pauvreté, son bruit, etc., tandis que le paysage fait référence à des notions « positives », comme l’harmonie. Les premières mesures qui traitent vraiment du paysage urbain concernent les entrées de villes, poursuivant une volonté justement d’améliorer le passage du rural à l’urbain, pour que l’urbain ne vienne pas gâcher, miter les territoires « naturels » existants. Ce programme concernant le paysage parisien, et notamment la place du végétal dans l’espace urbain, mais aussi l’importance de la biodiversité végétale ou plus exactement de la diversité spécifique, m’a permis également de me rendre compte que les gens plantaient en secret dans l’espace public. Ils mettent en avant *un souci du vivant*. Certains d’entre eux récupèrent des végétaux et les plantent au pied des immeubles avec l’autorisation de la gardienne. Ainsi se créent des sortes de micro-espaces intermédiaires invisibles pour qui n’a pas appris à les voir. Je pense par exemple à une barre d’immeuble typique des constructions des années 1970 avec un espace vert décor en bas, géré par l’Office HLM : une nature spectacle toujours verte. En marge de cet espace,

à la lisière, les gens plantent et deviennent des jardiniers de l’espace public, de manière informelle. On peut croire – et je suggère de travailler dans ce sens, celui d’une écologie coconstruite de manière participative et démocratique – que la biodiversité résulte aussi de pratiques habitantes. Dans le cadre du Plan local d’urbanisme de la Ville de Paris, ces points ont été abordés. Comment rendre plus souples les règlements d’urbanisme ? Je travaille aussi sur cette question de l’investissement de l’habitant dans la gestion de son environnement en Europe (dans le cadre d’un programme de recherche intéressant les Pays-Bas, l’Allemagne, la France et la Russie). Il s’agit de voir de quelle manière est perçue l’autogestion habitante, à différents niveaux, et quels sont les liens, dans ces différents contextes, avec les pouvoirs publics et d’autres partenaires. En Russie, dans une ville entre Moscou et Saint-Petersbourg, j’ai eu l’occasion de voir comment pouvait fonctionner un réseau de scientifiques et de militants œuvrant pour la biodiversité urbaine, dans le cadre du développement d’un Agenda 21³, en lien avec des groupes d’habitantes, des femmes exclusivement qui, elles, désiraient améliorer leur qualité de vie par la qualité esthétique de l’environnement : la nature, c’est la beauté ! Ces femmes ont fini par intenter un procès à l’État, leur bailleur, qui continuait de percevoir les charges mais ne prenait plus rien en main. C’est ainsi, de programme en programme, que l’on en est amené à développer une science citoyenne – où l’on revisite des notions comme la biodiversité – construite dans des espaces non urbains et pour des espèces

spontanées. Comment prendre en compte le géranium : quelle est sa valeur écologique ? L’être urbain crée un milieu de vie, avec des aspects biophysiques. Le développement urbain énorme qui rend la ville un fait majoritaire du ^{xxi} siècle amène à ne plus mépriser ces espaces ; les chercheurs doivent en comprendre les fonctionnements biophysiques, sans pourtant en éluder l’aspect culturel, sensible, esthétique. Il faut être capable de penser le milieu humain, sa biologie, sa physiologie même et enrichir les outils de l’architecte et de l’urbaniste afin de parvenir à construire cette biodiversité. La blatte est-elle un animal artificiel ? naturel ? La notion de nature est une idée humaine. Il n’y a pas une seule nature mais des natures. Les représentations de cette nature sont très diverses, non seulement en fonction des cultures mais aussi des individus et de leurs pratiques, de la manière dont ils investissent leur environnement. Auront-ils la même nature s’ils vont en voiture ou à pied ? C’est en fonction de ce nouveau regard qu’il convient de porter sur la ville, mais aussi de l’amour que j’éprouve pour elle, que j’ai proposé à la revue *Cosmopolitiques* un dossier sur l’art en ville. Il me semble que l’artiste intervenant dans l’espace public porte un autre regard sur ce qu’il est possible de faire en ville, il est moins institutionnalisé que l’architecte ou l’urbaniste, plus libre. La pratique de l’art a beaucoup évolué ces dernières années et permet à l’artiste d’être un acteur de l’invention de l’espace urbain. Ce qui rejoint mes premières activités artistiques. M’inscrivant alors dans le prolongement d’une dérive psycho-géographique, je tente de trouver en ville

les pistes d’un ré-ancrage dans le milieu de vie : l’amour de la ville, de ses odeurs, de ses particularités morphologiques, existe. On ne peut plus penser la ville simplement comme un espace négatif, comme une antinature. Comme pour la blatte, c’est devenu *notre* niche écologique ! Je travaille donc sur la place de l’art contemporain dans l’espace public. Comment les artistes intègrent-ils une pensée du milieu et de l’habitant ? Ce travail aussi correspond à mon désir d’entrer dans la question urbaine par des endroits décalés, souvent considérés comme marginaux. L’artiste contribue à cette ouverture de l’espace urbain, à l’invention de la ville comme espace de vie. Il est le fou du roi, l’ambiguïté de son rôle social lui donne ce sens. Je ne limite pas l’écologie à une discipline scientifique. Cela doit être une pensée large sur les rapports au monde, à l’environnement, à ce qui nous constitue et qui, de manière générale, a été éludé. Non seulement les individus sont dans un rapport plus étroit qu’on ne l’a pensé avec leur environnement, mais je dirais que l’environnement, c’est eux, dans le sens où les processus « d’environnementalisation » nous constituent. Ainsi j’en arrive à l’esthétique, car l’expérience esthétique qui est cruciale pour notre appréhension, compréhension de l’environnement, est formatrice ; elle nous donne une sensibilité, un rapport émotionnel à notre environnement. Du coup, on réintègre au cœur de l’écologie les notions d’émotion et de sensibilité. Mais quel espace public au sens politique crée-t-on ? À quel point peut-il inclure de l’émotion, de l’irrationnel, du sentiment, au nom de l’écologie ? **MM** : Existe-t-il d’autres relations à

la « nature » que celles dont vous parlez ici, fruits de la ville européenne ?

NB : J’ai également travaillé sur l’investissement par l’habitant des milieux de vie dans des zones peu anthropisées, comme l’Amazonie, et j’ai vu des habitants en prise directe avec leur milieu. Ce qui me semble important à retenir, c’est que la préservation de l’Amazonie en appelle aussi à une dramatisation écologique de la catastrophe à venir. La science fait partie de la mise en scène ainsi que les médias et tout un arsenal d’images, de récits ou de films. En tout cas, il est important de voir en quoi les discours écologiques, et l’écologie au quotidien, en appellent à une esthétique, à un investissement esthétique de l’environnement. Le but poursuivi est de travailler la séparation entre art et science et, d’ailleurs, c’est déjà le cas aux États-Unis ou en Angleterre. Les catégories de la science et de l’art ne sont pas immuables. Avec un collègue, Jacques Lolive, et le soutien du ministère de l’Écologie et du Développement durable, j’organise un colloque international sur le thème « Écologie, engagement esthétique et espace public » en mai 2007. Il sera précédé d’un ouvrage, *Écologie de l’existence urbaine*, d’ateliers, sortes de workshops, afin d’approfondir ces thématiques. De la même façon, ce travail de recherche rejoint mon approche d’écrivain, ma sensibilité d’artiste. Dans les deux cas, je ne cherche pas la forme finale ou le résultat monumental ; ce qui m’importe est le processus, l’action et, si beauté il y a, elle se niche à l’intérieur même de l’action. Sur le plan de l’urbanisme ou de l’architecture, en France notamment, on a toujours fabriqué de l’espace en

voulant fabriquer du social. Ainsi, on fabrique du cadre et on croit fabriquer du lien. De fait, on constate que le cadre, les acteurs et l’acte de fabrication de la morphologie urbaine, est bien plus important que le lien social lui-même qui fonctionne comme une sorte de prétexte. L’artiste, lui, récemment, intervient de moins en moins sur l’espace monumental, et son projet est plus éphémère… Si on ne pense pas l’univers relationnel, on ne pense pas. On constate aussi à quel point l’« insertion dans le site » pensée comme une panacée est plus visuelle que relationnelle. L’image oublie la temporalité. Le récit, lui, comporte par sa nature même l’idée d’une transformation, d’une histoire. Le développement durable, c’est aussi préserver la plasticité du monde, sa capacité à se transformer, à réagir, à intégrer des contraintes nouvelles. À partir du moment où l’on pense en termes de catégories, on engendre de la fixité. De plus en plus de gens ont recours à la cabane. Cela répond à la mobilité des modes de vie. Les personnes doivent être extrêmement plastiques dans leur vie. L’architecture va être obligée d’évoluer, sinon ce sera « construction / destruction ». Au Brésil, en Russie ou ailleurs, on observe aussi ces phénomènes. C’est partout un moment de re-saisie du local et, pourtant, la ville durable ne se conçoit qu’à l’échelle des enjeux planétaires. Il faut donc les moyens de travailler aux différentes échelles. Mais ce que l’on observe c’est la montée en puissance d’une conscience réelle des enjeux écologiques, même si elle n’est pas toujours suivie d’effets sur le plan des modes de vie ou des

politiques publiques. Sans oublier que l’on peut aimer la ville et moins la faire selon les coupures ville-travail et nature-plaisir. Il faut démystifier le visible. Le récit est très important en écologie. L’écologie a plusieurs origines. Du côté de l’urbain, on trouve, par exemple, l’écologie urbaine de l’école de Chicago, qui s’est elle-même beaucoup inspirée de l’écologie végétale. Ce qui est important, c’est de comprendre qu’un territoire n’est pas seulement une vision esthétique. Tout est vivant et tout est en interaction. Or, l’artiste comme l’art matérialisent ces liens : ils leur donnent une dimension sensorielle, visible, visuelle, mais aussi sonore, ou simplement intellectuelle, conceptuelle, mais dans tous les cas, l’art comme l’artiste réinterrogent les liens entre pensée et matérialité, culture et nature, pensée contemplative et action… C’est dans l’action qu’il faut inscrire le sens des choses !

Agir *in situ*

Sylvie Sagne est ingénieur horticole, directrice adjointe des Espaces verts Entretien avec Dominique Bourreau, Véronique Giorgiutti et Frédéric Ragot

Diplômée de l’École nationale supérieure d’horticulture de Versailles et titulaire d’un DEA de physiologie végétale, Sylvie Sagne gère, avec trois cent cinquante personnes dont deux cents jardiniers, près de quatre cents hectares d’espaces verts, dont ciquante-cinq mille arbres, et à présent des chevaux, des moutons écossais, un âne et sans doute quelques autres animaux qui participent à la gestion écologique de l’espace urbain lyonnais ; et sans nul doute à la transformation des esprits. Cette jeune femme active, cavalière et voyageuse a l’autorité de sa passion. Elle communique avec optimisme, au point qu’après l’avoir entendue décrire les expériences nouvelles initiées dans son service, nous nous sentons rassurés. Elle partage et lutte avec charme et efficacité, attentive aux générosités de la nature pour la vie et la ville.

Frédéric Ragot : La Ville de Lyon est engagée dans plusieurs chantiers écologiques. Votre travail nous intéresse parce que nous ne pouvons plus considérer le végétal comme un décor ou un outil de conception, mais comme un élément essentiel du paysage urbain. L’action de Lyon au service des Espaces verts est exemplaire. Pouvez-vous nous en parler ?

Sylvie Sagne : L’exemple du parc de la Tête-d’Or, chef-d’œuvre de cent sept hectares créé en 1850 par les frères Bühler, permet de découvrir la politique actuelle des espaces verts de la Ville de Lyon. Pour surveiller ce patrimoine arboré, un *Plan de gestion de l’arbre urbain* a été mis en action. Il faut comprendre que les arbres ne sont pas des individus isolés, qu’ils vivent en peuplement, et qu’un groupe d’arbres réagit différemment selon les contraintes. Les individus sont liés. Dès qu’on touche à un arbre, on modifie son environnement, et donc le comportement, la longévité de tout le groupe. La décision en la matière n’est pas facile, car l’arbre a une dimension symbolique et affective très forte : abattre un arbre qui a l’air sain pour protéger un groupe prend vite des dimensions politiques. Voilà pourquoi, depuis quinze ans, un énorme travail de communication a lieu entre les habitants et les services responsables : il faut partager ce savoir, faire comprendre qu’un arbre est un organisme vivant, qui évolue d’autant plus vite qu’il est soumis à de fortes contraintes urbaines. Et même si la dimension enchanteresse du paysage demeure, les usages du parc ne sont pas ceux qui existaient au moment de sa création. À l’époque des vaches paissaient dans la prairie,